

ROBERT, Jean-Claude, *Du Canada français au Québec libre. Histoire d'un mouvement indépendantiste*. Coll. « l'Histoire vivante », Paris, Flammation, 1975. 324 p. \$8.75.

René Durocher

Volume 29, numéro 3, décembre 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303471ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303471ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Durocher, R. (1975). Compte rendu de [ROBERT, Jean-Claude, *Du Canada français au Québec libre. Histoire d'un mouvement indépendantiste*. Coll. « l'Histoire vivante », Paris, Flammation, 1975. 324 p. \$8.75.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 29(3), 437–439. <https://doi.org/10.7202/303471ar>

ROBERT, Jean-Claude, *Du Canada français au Québec libre. Histoire d'un mouvement indépendantiste*. Coll. «l'Histoire vivante». Paris, Flammarion, 1975. 324 p. \$8.75.

En France, récemment, Félix Leclerc était la vedette d'une grande émission à la télévision nationale. Pour la circonstance, on avait aussi invité une chorale basque, un poète breton et un Wallon qui parlait le patois de son pays. Chacun ayant donné un petit numéro dans la langue de son pays, on demanda à Félix de parler en québécois. Il fit un bel effort, poussa une ou deux phrases maladroitement en «joual» puis, un peu confus, il s'arrêta et expliqua que, personnellement, il n'utilisait guère cette «langue» se contentant de s'exprimer en français. Peut-être comme les Basques et les Bretons sommes-nous dominés, mais nos dominateurs ne sont pas les mêmes comme l'illustre cet incident cocasse et qui devrait nous faire réfléchir.

Le livre de Jean-Claude Robert est publié dans la collection «l'Histoire vivante» et classé dans la série Autonomismes-nationalités, entre un volume sur l'Occitan et un autre sur l'autonomisme breton. Cela reflète une certaine perception française du Québec. De même, on peut soupçonner que le sous-titre du livre a été suggéré à l'A. par l'éditeur ou le directeur de la collection, Denis Richet. Heureusement, ni le directeur ni l'auteur n'ont poussé plus loin cette association aux minorités en France.

L'A. était conscient, cependant, qu'il écrivait son livre pour un public français. Au-delà de certaines références obligées aux arpens de neige de Voltaire et au mythe de Maria Chapdelaine, il s'est montré bon pédagogue en mettant discrètement en relief certains aspects de notre histoire qui peuvent intéresser les Français. De même, il prend soin d'explicitier certains termes utilisés au Québec et de résumer, en allant à l'essentiel, certains de nos débats.

Depuis quelques années, on s'est efforcé en France de publier quelques livres sur le Québec écrits par des Québécois. Même si certains d'entre eux sont excellents, je pense que le livre de Robert est un des premiers à présenter le Québec dans toute son «épaisseur historique» pour reprendre l'expression de Denis Richet. Ce n'est pas, malgré le talent de l'A. et malgré son style alerte, concis et sans bavure, un livre facile. Mais c'est une synthèse solide, bien charpentée et bien documentée, qui sera d'une grande utilité aux Français qui voudront connaître le Québec plus en profondeur, au-delà des images d'Épinal et du folklore.

La synthèse est un art difficile, notamment parce qu'elle oblige un auteur à faire des choix délicats. Ainsi, Robert a décidé de commencer son récit en 1760 afin, sans doute, de pouvoir consacrer plus de pages à l'histoire contemporaine. J'aurais préféré qu'il accorde un chapitre au régime français afin de mieux étayer les références qu'il fait à cette période lorsqu'il étudie les années de la Conquête à l'Union et cela d'autant plus qu'il veut montrer à quelques reprises les continuités et les ruptures avant et après la Conquête.

Sans vouloir exagérer l'importance de la Nouvelle-France et encore moins l'idéaliser, cette période me paraît cruciale pour comprendre le caractère spécifique du Québec.

C'est pour la même raison aussi qu'il ne s'attarde guère sur les années 1760-1840 dont il nous trace l'évolution en une quarantaine de pages. Sa « mise en ordre des faits » au sujet de la Conquête en opposant les phénomènes de continuité et de rupture lui a été inspirée par les réflexions d'Alphonse Dupront sur l'acculturation. Cela est intéressant mais ne nous paraît pas jeter beaucoup de lumière sur le sujet débattu. D'ailleurs l'A. hésite entre les thèses en présence sur le sens de 1760, avant de nous dire qu'une douzaine d'années après la Conquête « les forces de la continuité ont prévalu sur les forces du changement » (p. 35). On imagine Maurice Séguin, à qui l'A. fait référence souvent, ajouter: sauf pour l'essentiel! On pourrait aussi chicaner l'A. sur certaines affirmations un peu rapides, comme par exemple qu'il n'y avait pas d'autres solutions que le partage de la province de Québec en 1791 ou sur certains détails comme ce passage ambigu sur Craig (p. 44) qu'on aurait classé dans les « méchants » gouverneurs, pour reprendre l'expression de J.-P. Wallot. L'A. oublie d'ajouter que Wallot, précisément, dénonçait cette vision simpliste des « bons » et des « méchants » gouverneurs de l'historiographie traditionnelle. Quoi qu'il en soit, cette partie, même si elle n'est pas la plus originale du livre, arrive à donner une image assez satisfaisante de cette période.

La période 1840 à 1959 occupe la moitié du livre et on sent que l'A. y est plus à l'aise. Il est à peu près toujours possible dans une œuvre de ce genre de relever quelques erreurs de dates ou certaines affirmations discutables comme celle qui dit que Groulx se réclamait du nationalisme intégral de Maurras (p. 168) ou encore ce jugement (p. 172) que « le refus du libéralisme de la part du Canada français s'accompagne d'un refus, ou du moins d'une tentative de rejet, de l'industrialisation ». Il est dangereux de confondre ceux qu'on a appelés les « nationalistes » et le Canada français car les Québécois votaient massivement pour des gouvernements qui, eux en tout cas, croyaient à l'industrialisation et au libéralisme économique. Mais malgré tout, dans l'ensemble, l'A. a bien réussi sa synthèse. Sauf peut-être qu'il passe trop rapidement sur l'histoire politique. Il faut bien reconnaître cependant, qu'il est ici victime de la faiblesse générale de notre historiographie en ce domaine. Des œuvres comme celle de Marcel Hamelin sur les années 1867-1878 (qui n'était pas publiée à l'époque où Robert écrivait son livre) ou des articles substantiels comme celui de Robert Boily sur le personnel politique sont si rares qu'on doit se rabattre sur Rumilly surtout lorsqu'on fait œuvre de synthèse.

L'aspect le plus intéressant dans cette partie, comme dans la suivante d'ailleurs, c'est la manière de découper la société globale pour fins d'analyse. D'abord, l'espace et la population. Bien peu d'historiens ont le souci géographique de l'A. et cela nous fait regretter le divorce qui existe entre ces deux disciplines complémentaires. Ses connaissances démographiques lui

permettent de mettre en relief des phénomènes que l'on néglige trop souvent en histoire du Québec comme, par exemple, le poids de la minorité anglophone ou encore le lien qu'on peut établir entre la montée de l'indépendantisme et le renversement d'un équilibre démographique qui, depuis deux siècles, permettait aux Canadiens français de compenser un bilan migratoire négatif du point de vue ethnique par un taux de natalité élevé. De là on débouche naturellement sur la distribution spatiale de la population et, en particulier, sur l'histoire urbaine. Sur ces deux piliers, on peut asseoir une analyse de l'économie et de la société québécoise. Même si on peut reprocher à l'A. de n'avoir peut-être pas accordé assez d'importance au monde ouvrier dans son étude, il n'en reste pas moins que son analyse des réalités matérielles et sociales éclaire beaucoup les aspects politiques et idéologiques de l'histoire du Québec. Quant à l'aspect culturel, il faut louer l'A. pour sa tentative de l'intégrer dans sa synthèse.

La dernière partie est consacrée à la période récente, 1960-1973. On ne peut que féliciter l'A. qui a choisi, à ses risques et périls, d'accorder à ces dernières années près du tiers de son livre. Les historiens, lorsqu'on leur demande d'écrire sur le passé récent, répondent trop souvent qu'ils sont trop près des événements pour en juger avec objectivité, que trop de documents ne sont pas accessibles, que ce serait faire œuvre de journaliste, etc.

Quoi qu'il en soit, en lisant les cent dernières pages du livre de Robert, on est convaincu que l'historien, grâce à son métier et à sa connaissance du passé, peut, lui aussi, tenter d'établir une synthèse qui, même fragile et provisoire, n'en est pas moins valable et utile pour rendre compte du Québec d'aujourd'hui. Certes, ici encore, on pourrait discuter certaines interprétations, certaines omissions, certains aspects traités superficiellement mais, dans l'ensemble, l'A. a relevé le défi avec succès. Son analyse est stimulante et elle donne le goût d'aller plus loin.

On a présenté Robert comme un « jeune historien » et c'est vrai, indépendamment de son âge. Sa conception de l'histoire est celle de notre temps, c'est-à-dire une histoire ambitieuse qui, au-delà de l'événementiel, sait interroger les structures fondamentales d'une société et qui n'hésite pas à recourir aux autres sciences sociales. Que voilà une histoire vivante. Tout compte fait, un livre que non seulement les Français mais aussi les Québécois auront profit à lire.

*Université de Bordeaux  
France*

RENÉ DUROCHER